l'Europe, où il reçut partout de grands témoignages d'estime. Almada fit partie, dit-on, des douze chevaliers qui allèrent venger l'honneur outragé des dames anglaises, et le roi d'Angleterre le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière. L'empereur d'Allemagne lui témoigna, de son côté, une faveur marquée, et les services qu'il rendit au roi de France lui firent donner par Charles VI le titre de comte d'Avranches. Ami intime de dom Pedro, duc de Coïmbre, il lui montra un dévouement absolu, le défendit constamment contre les attaques dont il était l'objet depuis qu'il était devenu régent du royaume pendant la minorité d'Alphonse V, et jura solennellement de ne pas lui survivre. Après avoir fait une expédition contre les Maures de Ceuta, il revint en Portugal et combattit brillamment auprès de dom Pedro à la bataille d'Alfarrobeira. Ce dernier ayant été tué, Almada se jeta avec une nouvelle furie dans la mêlée en y cherchant la mort. Brisé de fatigue, « il s'étendit à terre dans son armure, dit M. F. Denis, en s'écriant avec mépris : « Rassasiez-vous, garçons ! » Il fut tué à l'instant par ceux qui ne redoutaient plus son bras, et un noble personnage, qui avait été jadis son ami, coupa sa tête pour la porter au jeune roi. »

*** ALMADEN**, ville d'Espagne, à 375 kilom. de Madrid par le chemin de fer, entre deux hautes montagnes dépendant de la sierra Morena; 9,000 hab. Voici les intéressants renseignements que donne M. Germond de Lavigne sur les mines de mercure d'Almaden, les plus célèbres et les plus riches qui soient en Europe :

« Bowles a dit de la mine d'Almaden qu'elle était « la plus riche pour l'Etat, la plus intéressante pour les travaux qu'elle occasionne, la plus curieuse pour l'histoire naturelle et la plus ancienne que l'on connaisse au monde. » On peut dire aussi que c'est le joyau le plus précieux que possède la nation espagnole. Le principal filon de cinabre actuellement en exploitation occupe, au milieu d'un sol composé de grauwacke, de roches de quartz et de bancs de schiste, une longueur de 166 mètres sur 10 à 11 mètres de puissance; et, en profondeur, on a déjà atteint 300 mètres, trouvant le minerai toujours plus pur et plus riche à mesure qu'on descend. Le puits principal atteint cette profondeur. Avec le puits communiquent de nombreuses galeries d'exploitation soutenues par des travaux considérables en maçonnerie, qui occupent en volume près de la moitié du vide résultant de l'extraction. Ces travaux de soutien sont très-remarquables; ils consistent en murailles qui se correspondent d'un étage à l'autre, et en arcs soutenant la voûte naturelle produite par l'excavation.

» Le précieux métal se trouve sous diverses formes, quelquefois à l'état de mercure natif, mais surtout de cinabre ou sulfure de mercure.

» Le traitement se fait immédiatement dans les fours construits autour de la mine. Le minerai donne en moyenne 10 pour 100 de mercure, de sorte que, pour obtenir les 20,000 quintaux que la mine produit, il faut extraire 200,000 quintaux de minerai. Au cours actuel du mercure (1,200 réaux le quintal), ce rendement annuel produit une recette de 24 millions de réaux, de laquelle il faut déduire, pour frais d'extraction et de transport jusqu'aux magasins de Séville, 318 réaux environ par quintal, soit 6,360,000 réaux. Le bénéfice net s'élève à 17,640,000 réaux.

» La mine d'Almaden est actuellement dans l'état le plus florissant, affermée à de riches capitalistes et conduite selon les errements consacrés par l'expérience. Elle présente un ensemble vraiment remarquable de travaux de consolidation; la veine persiste en richesse et paraît devoir produire longtemps encore, de manière à mériter toujours le titre de perle des mines espagnoles.

» Malheureusement, cette exploitation ne se fait pas sans porter un grand préjudice à la population nombreuse qui y est employée. Nous ne parlons pas seulement des accidents, des chutes, des blessures qui sont la conséquence de tout travail souterrain; la nature du travail de la mine, les émanations qui s'y produisent portent de graves atteintes à la santé, malgré le soin qu'on prend de relever les ouvriers de six en six heures, et raccourcissent considérablement la durée de la vie dans les deux localités d'Almaden et d'Almadenejos. Par un sentiment d'humanité, dans le but de procurer aux ouvriers un travail à l'air libre, qu'ils puissent opposer, pour ainsi dire, comme contre-poison aux miasmes qu'ils absorbent, le gouvernement leur a concédé un territoire assez étendu, appartenant autrefois à l'une des commanderies de l'ordre de Calatrava; mais le travail de la mine est plus lucratif, l'extension des travaux exige chaque année un plus grand nombre de bras, et une partie du territoire concédé reste inutilisée. Les malheureux mineurs d'Almaden et les ouvriers employés aux fonderies sont généralement maigres et d'une pâleur cadavéreuse; presque tous sont affectés de tremblements, de crampes, de convulsions; à un certain âge, ils ne peuvent porter les aliments à leur bouche; d'autres sont atteints de marasme; ils perdent toutes leurs dents et exhalent par la bouche une odeur insupportable.

» On a essayé d'employer aux mines des condamnés des présides, ce que faisaient les Romains, qui n'y envoyaient que des prisonniers et des esclaves; mais le travail en souffrait considérablement, et on a obtenu du gouvernement, pour les travailleurs des deux villes et pour ceux des environs qui peuvent justifier d'un séjour d'au moins deux années, certaines immunités, notamment l'exemption du service militaire. Le mercure était précédemment transporté à Séville à dos de mulet, par un chemin qui descendait à Cordoue par Santa-Eufemia. Aujourd'hui, toutes les expéditions se font par chemin de fer. Le précieux métal est enfermé pour ce transport dans des vases de fer d'une contenance de 3 arrobes. »

ALMADENEJOS, bourg d'Espagne, prov. et à 27 kilom. de Ciudad-Real, près de la rive gauche du Valdeazogues; 1,800 hab., qui presque tous travaillent aux mines d'Almaden.

ALMAHDI BILLAH, calife abbasside, mort en 785 de notre ère. Il monta sur le trône à la mort de son père, Abou-Djafar-al-Mansour, en 776, se signala par son extrême générosité et fut le bienfaiteur des lettrés et des poëtes. Ce prince aimait avec passion la chasse. Poursuivant un jour une antilope dans une forêt située entre Bagdad et Mossoul, il voulut pénétrer dans un étroit passage où l'animal s'était engagé; mais il fut jeté à bas de son cheval et périt dans sa chute. Son fils, Haroun-al-Raschid, lui succéda.

*** ALMANZA**, ville d'Espagne, prov. et à 20 kilom. d'Albacete, à 358 kilom. de Madrid par le chemin de fer; 8,900 hab.

ALMA-TADÉMA (Lawrence), peintre hollandais, né à Dronryp (Pays-Bas) en 1836. Il eut pour maître Leys, dont il devint bientôt le meilleur élève. A l'étude de son art M. Alma-Tadéma joignit celle de l'archéologie. Il se familiarisa avec tous les détails de la vie des anciens et se mit à exécuter des tableaux qui lui ont acquis une grande réputation. En même temps que, par le choix de ses sujets, il se plaçait à la tête des artistes de ce temps qui forment le petit groupe des archéologues, le jeune artiste se montrait le digne héritier des Hollandais de la grande époque par son talent de coloriste, par l'admirable rendu des détails les plus minutieux et par une habileté consommée comme dessinateur. On trouve dans ses œuvres un sentiment très-vif de l'histoire; sa peinture donne une idée des civilisations éteintes. Le plus souvent, lorsqu'on se trouve en présence d'un tableau de M. Alma-Tadéma, on ne se rend pas bien compte du sujet qu'il traite. « Les personnages se dissimulent derrière les colonnes, dit un critique; les marbres, les mosaïques, les tapisseries se confondent avec les vêtements; une quantité d'accessoires et de détails distraient et troublent la vue; mais bientôt la confusion cesse, la vision devient nette, les personnages surgissent distinctement avec les mille recherches de leurs costumes, les finesses de leurs physionomies, la grâce de leurs attitudes; seulement, lorsqu'on croit avoir tout vu, il reste encore tout à voir : des bizarreries archaïques de la plus intéressante exactitude, de savants détails d'architecture, des ustensiles innombrables, dont chacun a été l'objet d'études et d'ingénieuses recherches, retiennent l'œil indéfiniment. » Ceux-là même qui n'ont que peu de goût pour cette manière ultra-détaillée se sentent désarmés par la séduction de cet archaïsme savant, par la finesse du pinceau, par l'harmonie délicate et veloutée du coloris. Après avoir habité Anvers et Bruxelles, M. Alma-Tadéma s'est fixé depuis quelques années à Londres, où il s'est marié avec une jeune femme qui cultive elle-même la peinture. Ce remarquable artiste s'est fait connaître en France en envoyant aux Salons de peinture de Paris des tableaux de petite dimension, qui lui ont valu une médaille en 1864, une autre médaille à l'Exposition universelle de 1867 et la croix de la Légion d'honneur en 1873. Nous citerons, parmi ses œuvres : les *Egyptiens de la* XVIIIe *dynastie* (1864), toile étrange, qui attira vivement sur lui l'attention; *Frédégonde et Prétextat*, *Femmes gallo-romaines* (1865); la *Sieste* (1868); *Un empereur romain* (1872), tableau qui représente Claude au moment où un soldat, découvrant la tapisserie derrière laquelle il s'était caché en apprenant la mort de Caligula, s'incline profondément devant lui; un groupe de légionnaires et de gens du peuple salue et acclame le nouvel empereur. Toutes les figures sont dessinées avec beaucoup d'art et de finesse, et l'exécution des accessoires atteste un savoir minutieux. Cette même année, M. Alma-Tadéma exposa *Une fête intime*, dans laquelle il montra un jeune homme et une jeune fille qui dansent en agitant leurs thyrses enguirlandés, pendant qu'un joueur de cymbales les suit en gambadant et que trois joueurs de flûte mènent la danse. Dans les *Vendanges à Rome* (1873), les figures ont de l'élégance; mais on y admire particulièrement la façon dont sont exécutés les vases de terre cuite, les trépieds de bronze et surtout l'architecture, dont les lignes sévères servent de fond au tableau. Citons encore : la *Momie* (1873), aux détails exquis; la *Dixième plaie d'Egypte* (1874), représentant un hypogée où les mères pleurent leurs premiers-nés frappés par la vengeance divine; la *Sculpture*, portraits commandés (1874); la *Peinture*, portraits commandés (1875), une des plus belles toiles de l'artiste. M. Alma-Tadéma introduit le spectateur dans une galerie de tableaux romaine; un peintre y montre une toile, exposée sur un chevalet, à un jeune couple d'amateurs; la femme, en tunique rose brodée de fleurs, est charmante; le jeune homme, vêtu d'un péplum de laine, est assis sur une chaise d'ivoire et se penche vers le tableau pour l'étudier. Une lumière doucement tamisée éclaire cet intérieur, où tout est rendu avec un fini précieux. Citons enfin *Joseph, intendant des greniers de Pharaon* (1876).

*** ALMAZAN**, ville d'Espagne, prov. et à 22 kilom. de Soria, dans une situation très-pittoresque, sur le versant d'un coteau dont elle occupe aussi le sommet et au pied duquel coule le Duero; 2,400 hab. « Almazan, dit M. Germond de Lavigne, passait pour une des places les mieux fortifiées de l'antiquité. On attribue aux Romains l'enceinte dont une grande partie subsiste encore, et cependant le caractère et la nature de la construction laissent supposer qu'elle est l'œuvre des Arabes. Tout le centre de la ville est sillonné de voies souterraines parfaitement voûtées, partant de la partie inférieure, vers la porte de Soria, et se dirigeant par plusieurs branches vers la partie supérieure. »

Almée (L'), tableau de J.-L. Gérome. Dans un bourg enfumé, au milieu d'un cercle formé par cinq ou six soudards égyptiens ou albanais, accroupis sur des nattes, une almée exécute la danse si fort appréciée des dilettanti orientaux, dans laquelle le ventre, les hanches, les reins, le torse, la tête ondulent, roulent, se cambrent, frémissent, tandis que les pieds restent à peu près immobiles. Nous ne pouvons mieux faire que de laisser la parole à Théophile Gautier pour décrire cette scène voluptueuse et bizarre. « L'almée de M. Gérome n'a rien de commun avec la Terpsichore de l'Opéra... Sa veste de satin jaune enferme sa gorge comme un ceste antique et laisse son torse découvert jusqu'aux hanches. Des pantalons de taffetas d'un pâle rose mauve, larges et plissés comme des jupes, l'enveloppent du bassin au talon. Elle avance par d'imperceptibles déplacements de pieds, faisant onduler les lignes serpentines de son corps, la tête couchée sur le bras comme un derviche tourneur en extase, et rhythmant par le cliquetis nerveux de ses crotales la cantilène que nasillent en s'accompagnant du rebeb, du tarbouka et de la flûte du derviche les musiciens assis dans l'ombre. Les Albanais, à la ceinture hérissée de tout un arsenal de pistolets, de kandjars et de yatagans, coiffés de caffichs dont les cordons et les houppes leur cachent à moitié le visage, la regardent avec une fixité impassible, comme des milans qui guettent une colombe, tandis qu'un nègre, au rire bizarrement épanoui, se laisse aller à son plaisir et applaudit la danseuse en lui marquant la mesure. Au fond, l'on entrevoit le kawadji, occupé à son fourneau; à gauche, par l'ouverture de la porte, se dessine une échappée de vue sur Le Caire, et le bleu du ciel luit largement à travers les fines découpures des moucharabys. » L'éminent critique ajoute : « On sait à quel point le sens ethnographique est développé chez M. Gérome. Aucun artiste ne saisit mieux que lui l'accent typique des races, le caractère local des costumes, la curiosité exotique des accessoires. Il a, sous ce rapport, une fidélité intime et pénétrante dont on ne saurait douter, ne connût-on pas le pays que le peintre voyageur représente. L'almée est une vérité étonnante, comme type, pose et ajustement. Ses bracelets, ses fils de sequins, ses anneaux, sa ceinture bosselée d'or ont bien la coquetterie sauvage de l'orfévrerie arabe. La parure est complète; rien n'y manque, pas même le carmin des ongles, la ligne noire des yeux et le petit tatouage bleu du menton. »

L'*Almée* a obtenu un succès énorme au Salon de 1864, où elle a paru pour la première fois. Le caractère lascif de la scène n'a pas été étranger à cette vogue. Ce tableau, que les rapins ont baptisé la *Danse du ventre*, a figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1867. Il a été gravé à l'eau-forte par Courtry.

ALMEIDA (Brites D'), dite **la Jeanne Darc portugaise**, née, croit-on, à Aljubarotta. Elle vivait au XIVe siècle et exerçait l'état de boulangère du temps de Jean Ier, lorsqu'en 1385 l'armée du roi de Castille envahit le Portugal. Des troupes espagnoles ayant fait soudain irruption dans Aljubarotta, Brites excita la population à la résistance et s'élança sur l'ennemi à la tête de ceux qu'avait excités son courage. Armée d'une simple pelle à enfourner, la vaillante boulangère tua, à elle seule, sept soldats espagnols. On ignore ce que devint Brites d'Almeida, surnommée **da Pisqueira**, et dont Camoëns a célébré la valeur. Sa pelle, conservée à Aljubarotta, fut cachée au temps de Philippe II, puis retirée de sa cachette lors de l'avénement de Jean IV. Une procession commémorative était faite autrefois, chaque année, dans cette bourgade, où l'on voyait encore au commencement du XVIIe siècle les ruines de sa maison.

ALMEIDA (Lourenço D'), surnommé **le Macchabée portugais**, capitaine portugais, mort en 1508. Il était fils d'un vice-roi des Indes, qu'il suivit dans ce pays. Chargé d'explorer les Maldives avec neuf vaisseaux, il fut jeté sur les côtes de Ceylan et aborda dans la rade appelée Calle par les Portugais. Doué d'une force herculéenne et d'une valeur extraordinaire, il inspira une telle crainte au chef indigène qui gouvernait cette partie de l'île, que celui-ci consentit à reconnaître la suzeraineté du Portugal et à payer annuellement un tribut en cannelle aux vaisseaux portugais qui se présenteraient sur la côte. Almeida emmena de Ceylan un éléphant, qu'il envoya en Europe.

De retour auprès de son père, celui-ci lui donna le commandement d'une flotte, avec laquelle il explora les côtes du Malabar, se signala par de nombreux exploits et livra aux musulmans indiens, devant Canaor, un terrible combat naval, dans lequel périrent un grand nombre d'ennemis. En 1508, Almeida, qui d'un coup d'épée avait fendu un naïr jusqu'à la ceinture devant Paname, était devenu la terreur des musulmans. Il se trouvait dans le port de Choul lorsqu'il fut attaqué par les flottes combinées de Melek-Iaz et de l'émir Hossein, envoyé par le sultan de Perse. Abandonné par la plupart de ses navires, il se vit obligé de lutter, avec le vaisseau qu'il montait, contre les forces de l'émir. Atteint par un boulet à la cuisse, il se fit attacher à son grand mât pour pouvoir continuer à commander la manœuvre; mais un autre boulet vint le frapper en pleine poitrine. Camoëns, dans son poëme, a chanté les exploits de cet héroïque jeune homme.

ALMEIDA (Nicolao-Tolentino D'), poëte portugais, né à Lisbonne en 1745, mort en 1811. Il acheva ses études à l'université de Coïmbre. Sa première œuvre poétique fut une satire contre le ministre Pombal; elle eut beaucoup de succès et lui valut une chaire de rhétorique. Il obtint ensuite une place dans les bureaux du ministère de l'intérieur et composa un grand nombre de pièces en stances de cinq vers, dans lesquelles il traçait avec élégance le tableau des mœurs contemporaines. Il lui arrivait quelquefois de traiter des sujets trivials, mais il savait le faire avec décence et sans choquer le bon goût. Il ne faisait point imprimer ses productions, mais il les répandait en copies nombreuses parmi ses amis et ses admirateurs. Quand elles furent imprimées plus tard, les mœurs avaient changé, et l'effet produit sur le public fut beaucoup moindre.

ALMEIDA (Antonio D'), chirurgien portugais, né dans la province de Beira vers 1761, mort en 1822. Sans avoir fait d'études classiques, il se fit d'abord infirmier d'hôpital et fixa l'attention du professeur Manoel Constancio par ses progrès en anatomie. Alors, il compléta lui-même son instruction à force de travail et fut enfin nommé à la chaire d'opérations chirurgicales dans le même hôpital où il avait été infirmier. Il apprit ensuite la langue anglaise et se rendit à Londres pour voir opérer les plus célèbres chirurgiens de cette ville. A son retour de Londres, il publia un traité sur la médecine opératoire, continua de faire ses cours et forma de nombreux élèves. En 1810, il fut déporté aux Açores avec plusieurs autres personnes qu'on soupçonnait de favoriser les Français; mais on lui permit bientôt de passer à Londres, puis à Rio-Janeiro, d'où il revint en Portugal. On lui doit : *Tratado completo de medicina operatoria* (Lisbonne, 1801, 4 vol. in-8°); *Obras cirurgicas* (1813-1814, 4 vol. in-8°); *Quadro elementar da historia natural dos animales* (Londres, 1815, 2 vol. in-8°); c'est la traduction d'un ouvrage de Cuvier.

ALMEIDA-GARRETT (Jean-Baptiste D'), poëte portugais, né à Oporto en 1799, mort en 1854. Il compléta ses études à l'université de Coïmbre, où, tout en suivant des cours de droit, il composa des tragédies. En 1820, il prit une part active au mouvement démocratique qui se produisit alors, fut poursuivi pour une de ses poésies, intitulée le *Portrait de Vénus*, et se défendit lui-même de la façon la plus brillante. Peu après, il fut chargé de la direction de l'instruction publique au ministère de l'intérieur. Exilé en 1823, lors du triomphe de la réaction, il se rendit en Angleterre, puis à Paris, où il obtint un emploi chez le banquier Laffitte. De retour en Portugal après la mort de Jean VI (1826), il collabora à divers journaux libéraux, au *Portuguez*, à la *Chronista*, fut emprisonné pendant trois mois sous le gouvernement despotique de dom Miguel et quitta encore une fois le Portugal. De nouveau il se réfugia en Angleterre, où il resta jusqu'en 1832. A cette époque, il se rendit à Terceire, où il se joignit à l'armée de dom Pedro et s'engagea dans une compagnie de chasseurs. Arrivé à Porto, Almeida-Garrett fut désigné pour organiser le ministère de l'intérieur. En 1834, la reine doña Maria l'envoya, comme chargé d'affaires, à Bruxelles, puis le nomma ministre plénipotentiaire en Danemark; mais il refusa ce dernier poste et revint dans son pays, où il fut élu en 1836 membre des cortès. Almeida se fit remarquer dans cette Chambre comme un orateur éloquent et un constant défenseur des idées libérales. La politique, toutefois, fut loin de l'absorber entièrement. Il revint à ses travaux littéraires

et s'occupa de créer un théâtre national en s'inspirant des idées et des formes introduites en France par le mouvement romantique. Jusqu'à la fin de sa vie, Almeida produisit des œuvres fort remarquables, qui lui assignent un des premiers rangs parmi les poëtes portugais de son temps. Parmi ses pièces de théâtre, nous citerons : *Xerxès*, *Mérope*, dans le genre classique : *Gil Vicente* (1838), regardé comme le premier drame national représenté en Portugal; *Doña Filippa de Vilhena* (1840); *Alfageme de Santarem* (1841); *Frei Luiz de Sousa* (1844), dont le succès fut très-vif; *Sobrinha do Marquez*, etc. On lui doit encore : *Magriço*, poëme chevaleresque; *Camoëns*, poëme en dix chants (Paris, 1825); *Doña Branca*, poëme épique (Paris, 1826), sur la conquête de l'Algarve; *Adozinda*, poëme; *Lyrica de Joao Minimo* (Londres, 1829); *Romanceiro* (Lisbonne, 1851-1853, 3 vol.), recueil de romances et de légendes; *Folhas cahidas* (1852), recueil de charmantes poésies lyriques. Enfin, il a publié en prose : un *Traité d'éducation*; *Viagens na minha terra* (Lisbonne, 1837), d'une grande élégance de style, et un roman : l'*Arc de Sant' Anna* (Lisbonne, 1846).

ALMELO, ville de Hollande, surnommée le *La Haye de l'Over-Yssel*, sur le Vecht, à 35 kilom. de Deventer; 4,000 hab. environ. Elle est construite d'une manière régulière et présente un séjour très-agréable.

ALMENDINGEN (Louis HARSCHER D'), jurisconsulte, d'une famille originaire de Suisse, né à Paris en 1766, mort en 1827. Son père était banquier et remplissait en même temps les fonctions de ministre de Hesse-Darmstadt près la cour de France. Il perdit bientôt toute sa fortune dans de fausses spéculations commerciales et se retira à Lauenstein, dans le Hanovre, où il s'occupa avec zèle d'instruire le jeune Louis. Un membre de la famille fournit à celui-ci les moyens de passer deux années à l'université de Gœttingue. Un prix qu'il remporta lui permit de prolonger encore son séjour d'une année. En 1794, on lui confia une chaire de droit à l'Académie de Herborn; en même temps, il prit une grande part à la rédaction de la *Bibliothèque du droit criminel*, publiée par MM. Feuerbach et Grollmann. En 1802, Almendingen fut nommé conseiller à la cour d'appel de Hadamar; plus tard, il passa avec le même titre à la cour de Dusseldorf. En 1811, il assista aux conférences qui avaient pour objet l'introduction du code Napoléon dans la principauté de Nassau, dans la Hesse et à Francfort; il parla en faveur de l'introduction de ce code, mais il soutint qu'il fallait le modifier pour le mettre en harmonie avec les mœurs de l'Allemagne. Longtemps auparavant, il avait plaidé pour les mineurs d'Anhalt-Schaumbourg un procès qui dut être porté en appel devant l'une des cours supérieures de la Prusse, et cette cour, d'après la loi prussienne, devait être désignée par le ministre. Almendingen publia un mémoire où ce droit arbitraire était critiqué avec aigreur. Le gouvernement ordonna des poursuites contre l'auteur, qui fut condamné à un an d'emprisonnement dans une forteresse. La peine ne fut jamais subie, mais la condamnation seule l'avait frappé au cœur, et il ne tarda pas à mourir. On a de lui une trentaine d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De l'origine de la guerre et de son influence sur la civilisation* (1788); *Recherches sur les droits et la forme de la diète germanique pendant la vacance du trône impérial* (1792); *Essai philosophique sur les lois pénales de la République française* (1798); *Recherches sur la nature des crimes et des peines*; *Métaphysique du procès civil* (1808); *Mémoires sur la jurisprudence et l'économie politique* (1809-1812, 9 vol in-8°).

ALMENDRALEJO, ville d'Espagne, prov. et à 45 kilom. de Badajoz; 5,800 hab. La belle campagne au milieu de laquelle cette ville est située est bien cultivée et plantée de vignes et d'oliviers, dont les produits sont abondants et estimés.

*** ALMERIA**, ville d'Espagne, ch.-l. de la prov. de même nom; 27,000 hab. Port sur la Méditerranée. Située à l'extrémité d'une belle plaine, cette ville jouit d'un climat délicieux; l'hiver n'y existe pas, et le thermomètre ne descend jamais au-dessous de 18°; presque entièrement entourée de murailles construites par les Arabes, Almeria a des rues étroites et tortueuses, et, chose étonnante en Espagne, d'une propreté excessive. On y remarque la place de la Constitution, la cathédrale, l'église Santo-Domingo, qui occupe l'emplacement d'une mosquée arabe. Au N.-O. de la ville, sur une colline, existe un fort arabe, l'Alcazaba, qui était autrefois d'une grande étendue.

ALMERIA (PROVINCE D'), division administrative de l'Espagne, bornée au N. par les provinces de Grenade et de Murcie, à l'O. par celle de Grenade, à l'E. par celle de Murcie, au S. et au S.-E. par la Méditerranée; ch.-l., Almeria; 315,450 hab.; 14,220 kilom. carrés. Cette province, qui occupe l'extrémité orientale de l'ancienne Andalousie et qui dépend de l'*audiencia* et de la capitainerie générale de Grenade, jouit d'un climat tempéré, doux et agréable comme un printemps perpétuel dans la partie méridionale. Dans l'intérieur des terres et dans les montagnes, qui occupent la plus grande partie de son territoire, l'hiver est souvent rigoureux, et il y neige quelquefois. Les produits du sol sont abondants et estimés; on y récolte des fruits excellents, oranges, citrons, patates, canne à sucre; vins estimés, tous les fruits d'Europe et un grand nombre d'autres originaires d'Amérique. On y élève des bestiaux, et on exploite des salines. L'industrie minière est la plus importante; ensuite vient la sparterie. On exporte du plomb, du sparte brut pour le Portugal; on y importe des tissus de laine et de coton, des soieries de Valence, de la lingerie de Marseille et de Gibraltar. L'instruction publique est très-arriérée.

ALMERZAMONNAGIED s. m. (al-mèr-za-mo-na-ji-èd). Astron. Nom arabe d'une étoile de la constellation d'Orion.

ALMODOVAR (le duc D'), diplomate espagnol, mort à Madrid en 1794. Il fut successivement ambassadeur d'Espagne en Russie, en Portugal et en Angleterre. De retour à Madrid, ce diplomate, n'ayant plus de fonctions actives, se livra à des travaux littéraires. On lui doit : *Decada epistolar* (1781), sorte de journal dans lequel on trouve quelques détails intéressants sur la littérature française, et la traduction corrigée et singulièrement mutilée de l'*Histoire des Indes* de Raynal, qui parut sous le titre d'*Historia politica de los establecimientos ultramarinos de las naciones europeas* (Madrid, 1784-1796, 5 vol. in-8°).

***ALMODOVAR** (comte D'). Général espagnol, né à Grenade en 1777, mort à Valence en 1846.

ALMON, ancienne ville lévitique, de la tribu de Benjamin. Les *Paralipomènes* la nomment Almath. ‖ Station des Israélites dans le désert.

ALMON, ancienne petite rivière du Latium (territoire de Rome), qui se jetait dans le Tibre, au S.-O. de Rome. Les poëtes en ont fait un dieu-fleuve, père de la nymphe Lara. Ovide en fait souvent mention dans ses *Fastes*; il raconte que, Lara ayant commis l'indiscrétion de divulguer les amours de Jupiter et de la naïade Juturne, Mercure eut ordre de la conduire aux enfers, où elle devait être condamnée à un silence éternel; mais qu'en route le dieu la rendit mère de deux fils, qui furent appelés par les Romains les dieux Lares; quant à elle, elle fut nommée la déesse muette.

C'est dans l'Almon que se purifiaient ceux qui voulaient sacrifier à Cybèle, et les Romains y lavaient tous les ans le simulacre de la déesse, le 6 des calendes d'avril. Une grande licence régnait dans cette fête, pour laquelle on se parait de bijoux et de vêtements somptueux.

ALMON, guerrier latin, fils de Tyrrhus, tué par Ascagne. Sa mort fut cause de la guerre entre les Rutules et les Troyens. (*Enéide*.)

*** ALMONTE** (Juan-Népomucène). — Le général Almonte est mort à Paris en 1869. Nommé lieutenant de l'empire par Maximilien (10 avril 1864), il déposa ce titre après l'arrivée de ce prince au Mexique et devint alors grand maréchal. Le 5 mars 1866, Almonte fut désigné pour aller remplir à Paris les fonctions de ministre plénipotentiaire. Il s'efforça vainement d'obtenir la prolongation du séjour de nos troupes au Mexique pour y maintenir l'empire qu'il avait contribué à imposer à son pays et qui, livré à lui-même, allait être balayé par les patriotes mexicains. Après la mort tragique de l'empereur Maximilien (16 juin 1867), Almonte cessa de fait ses fonctions diplomatiques. Il continua à rester à Paris jusqu'à sa mort.

*** ALMQUIST** (Charles-Jonas-Louis), poëte et romancier scandinave. Il est mort à Brême en 1866.

ALMUS, père de Chrysogone, mère de Minyas. ‖ Surnom de Jupiter.

ALNOE, île de Suède, dans le golfe de Botnie, comprise dans le lan d'Hernœsand. Elle a 30 kilom. carrés, compte environ 700 hab. et possède des mines de fer.

ALNPEKE (Ditleb VON), chroniqueur allemand. Il vivait à Reval vers la fin du XIIIe siècle. On lui doit une *Chronique de la Livonie*, jusqu'en 1296. La bibliothèque de Heidelberg possède un manuscrit de cet ouvrage, dont Bergmann a publié un fragment à Riga (1817, in-8°).

ALOÉUS, fils de Neptune et de Canace et mari d'Iphimédie, dont il eut une fille, Pancratis. Sa femme, séduite par Neptune, eut de ce dieu deux enfants, Othus et Ephialte, qui furent surnommés les Aloïdes. V. ce dernier mot, au tome Ier. ‖ Fils du Soleil et de Circé ou Antiope, frère d'Eétès et père d'Epopéus, dont le fils, Marathon, donna son nom à un bourg de l'Attique. Il eut de son père en partage l'Asopie, contrée du Péloponèse.

ALOISI (Balthazar), dit **Galanino**, peintre italien, né à Bologne en 1578, mort en 1638. Il appartenait à la famille des Carrache, dont il reçut des leçons et dont il adopta la manière. Bien qu'il composât ses tableaux avec beaucoup d'habileté et que sa peinture attestât de vigoureuses qualités, il réussit peu et se rendit à Rome, où il s'adonna au genre du portrait. On cite, comme son œuvre capitale, une *Visitation*, qu'on voit à la Charité de Bologne.

ALONCLE (Antoine-Félix), officier et écrivain militaire français, né en 1824. Admis à vingt ans à l'Ecole polytechnique, il en sortit en 1846 et servit dans l'artillerie de marine. Lieutenant en 1849, il a été promu capitaine en 1855, chef de bataillon en 1868 et lieutenant-colonel en 1874. M. Aloncle a publié, sous le titre général de *Etudes d'artillerie navale de l'Angleterre et des Etats-Unis* (1865, in-8°), les trois ouvrages suivants, extraits de documents officiels étrangers traduits par lui : *Etudes sur l'artillerie rayée de marine, conditions indispensables au canon destiné au service de la flotte* (1864, in-8°); le *Canon rayé de Woolwich* (1865, in-8°); *Renseignements sur l'artillerie navale de l'Angleterre et des Etats-Unis* (1865, in-8°). Il a publié, en outre : *Perforation des cuirasses en fer par les projectiles massifs ou creux* (1867, in-8°), etc.

ALOPEUS (le baron Maximilien D'), diplomate russe, né en Finlande en 1748, mort à Francfort-sur-le-Mein en 1822. Le comte Panin, ambassadeur de Russie à Stockholm, le prit pour son secrétaire et l'emmena à Saint-Pétersbourg, où il le fit nommer directeur de la chancellerie. En 1790, l'impératrice Catherine nomma Alopeus ministre plénipotentiaire près la cour de Berlin. En 1807, l'empereur de Russie lui confia une mission extraordinaire en Angleterre, et quelque temps après, en récompense de ses services, il reçut le titre de baron de la noblesse de Finlande. Il quitta le service de la Russie en 1820 et vint fixer sa résidence à Francfort-sur-le-Mein. — Son frère, le comte David d'ALOPEUS, remplit aussi diverses fonctions diplomatiques. Dans la campagne de Saxe, en 1813, il fut nommé commissaire général des armées alliées et, en 1815, gouverneur de la Lorraine, charge dans l'exercice de laquelle il montra beaucoup de modération. Il mourut en 1831 à Berlin, où il était ministre plénipotentiaire.

ALOPEX, nom d'un des principaux citoyens de Thèbes, au temps où régnait Créon. Il fut exilé par le roi, qui redoutait son esprit astucieux, rassembla des compagnons et se réfugia avec eux sur une montagne voisine, ravissant les jeunes Thébaines dans ses courses.

Banier, dans sa *Mythologie*, présente ce fait historique comme ayant donné naissance à la fable d'Ovide, d'après laquelle la déesse Thémis envoya un renard monstrueux (lat. *alopex*, renard) dévaster le territoire de Thèbes. Amphitryon, qui soutenait alors une guerre contre les Téléboens étant venu demander des secours à Créon, ce dernier les lui promit, mais à la condition qu'on délivrerait d'abord le pays du monstre qui le ravageait. Le renard fut poursuivi et allait être atteint par Lælaps, le chien de Céphale, que ce dernier avait prêté à Amphitryon pour cette chasse, lorsque Jupiter changea en pierre les deux animaux (*Métamorph.*, VII). Ce renard porte dans la Fable le nom de renard de Teumésus ou Teumesse, du nom d'une forêt de la Béotie, dans laquelle il se retirait. V. CÉPHALE, au tome III du *Grand Dictionnaire*.

ALOPIUS, fils d'Hercule et d'Antiope, une des cinquante filles de Thespius.

ALOPONOTE. V. ANALOPONOTE, au tome Ier du *Grand Dictionnaire*, page 314.

ALORA, ville d'Espagne, prov. et à 37 kilom. de Malaga, sur le penchant d'une colline au pied de laquelle coule le Guadalhorce; 6,000 hab. La campagne qui l'entoure, plantée d'orangers, de citronniers, de grenadiers et d'arbres à fruit de toute espèce, est délicieuse.

ALORUS, nom du premier roi des Chaldéens. Il prétendait, d'après Bérose, tenir son sceptre de Dieu lui-même.

ALOS, servante d'Athamas, qui découvrit que la reine Ino séchait les grains pour les empêcher de germer, et que de là venait la stérilité qui affligeait le pays. Elle donna son nom à une ville de la Thessalie.

Alosie ou les **Amours de Mme de M. T. P.** Cette satire de Pierre Corneille Blessebois (v. BLESSEBOIS, au tome II) parut pour la première fois en 1658, sous le titre de *Lupanie* (la *Louve*), *histoire amoureuse de ce temps*. C'était une œuvre de vengeance de l'auteur contre une de ses maîtresses qui l'avait trahi. En 1660, cet opuscule, qui avait obtenu un succès de scandale, fut réimprimé à Cologne, chez Jean Le Blanc, sous le titre d'*Alosie* ou les *Amours de Mme de M. T. P.* Le sous-titre de ce second tirage fit croire, à cette époque, qu'il s'agissait d'une satire contre Mme de Montespan. Celle-ci s'émut; elle usa de son crédit sur Louis XIV, et un édit royal ordonna la suppression du pamphlet. C'était beaucoup trop d'honneur, et la mesure était bien superflue, du moins en ce qui pouvait regarder la favorite du grand roi; il ne s'agissait pas d'elle, en effet, mais d'un petit ménage très-bourgeois, dont Blessebois conte les aventures en termes par trop gaillards. Telle a été l'opinion du tribunal de Lille qui, en 1868, a ordonné la suppression d'*Alosie*, réimprimé par l'éditeur Sacré-Duquesne; telle est encore l'opinion de la magistrature, qui vient (1876) de faire saisir une quatrième édition de cet écrit. Ne le regrettons pas. C'est une perte fort mince, aussi bien pour l'histoire que pour les lettres, et que seuls peuvent déplorer quelques bibliomanes.

*** ALOUETTE** s. f. — **Encycl.** Le genre *alouette* peut se diviser en deux grandes sections : les *alouettes* grandes voilières et non percheuses et les *alouettes* petites voilières et percheuses. Dans la première section, on trouve l'*alouette* des champs, la calandre, l'*alouette* hausse-col noir ou des Alpes, la calandrelle. La seconde section renferme l'*alouette* cendrille de Buffon ou petite *alouette* à tête rousse de Levaillant, l'*alouette* lulu, le cochevis ou *alouette* huppée, la calendule, l'isabelline, l'*alouette* ferrugineuse, la calotte rousse, le mirafre, la bateleuse, le sirly, la certhilande, la bifasciée, l'*alouette* à manteau roux (*rufo-palliata*), la mineuse, etc. A toutes ces espèces il faut joindre encore l'anthe, le cochelivier ou *alouette* des bois, le cujelier, la farlouse ou *alouette* des prés, la girole, la guignette, la locustelle ou *alouette* de buisson, la rousseline, la spipolette.

On peut élever l'*alouette* en cage; mais le dessus de la cage doit être formé d'une simple toile tendue, pour que l'*alouette*, qui cherche toujours à s'élever perpendiculairement, ne puisse se blesser; par la même raison, aucun bâton ne doit être posé en travers, et le fond de la cage doit être garni de gazon dans une partie, de sable fin dans l'autre, parce que l'oiseau aime à se rouler dans le sable.

*** ALOUPKA**, village de Crimée. — On y admire un magnifique château appartenant au prince Woronzoff. L'empereur Nicolas le visita en 1837, et il en fut si émerveillé, qu'il déclara que, quand même il n'y aurait en Crimée qu'Aloupka, cela suffirait pour donner l'envie d'y faire un voyage. Le palais est d'architecture mauresque. L'entrée principale regarde la mer; elle est évidemment copiée sur celle de l'Alhambra, et toute la façade est du même style. On y trouve plus de deux cents appartements richement meublés, les uns dans le style oriental, les autres dans le genre gothique. Le toit forme une immense terrasse d'où l'on jouit d'une vue admirable. On y admire aussi un magnifique parc, avec de belles fontaines, des rochers couverts de verdure, des ravins et des ruisseaux, des étangs très-poissonneux, un bois de cyprès, de lauriers et de magnolias.

ALOUVRY (Guy), prélat français, né à Londres en 1801, mort à Paris en 1873. Après avoir fait de brillantes humanités dans un collége de Paris, il entra au grand séminaire de Saint-Sulpice en 1819. Ordonné prêtre en 1823, il fut nommé vicaire de la paroisse de l'Assomption, aujourd'hui la Madeleine, dont l'abbé Feutrier était curé; il fut successivement chanoine de Beauvais en 1825, où l'abbé Feutrier, devenu évêque, l'avait emmené; vicaire général de Beauvais et secrétaire particulier du ministre des affaires ecclésiastiques en 1828, vicaire capitulaire du diocèse de Beauvais en 1830, à la mort de l'évêque.

Nommé évêque de Pamiers le 8 février 1846, il fut sacré à Paris au mois de juin suivant. Il donna sa démission en 1856 pour mettre fin à des difficultés qu'il eut avec le saint-siége et se retira à Paris, sur la paroisse de Saint-Sulpice; il y rendit de grands services au diocèse pour les ordinations et les confirmations. Ce fut lui qui officia aux obsèques de l'archevêque Darboy à Notre-Dame et du curé Deguerry à la Madeleine.

Il est l'auteur des *Tableaux synoptiques raisonnés de chronologie et d'histoire universelles*. Chaque tableau renferme l'histoire de chaque siècle jusqu'en 1840; il est, en outre, le traducteur de la *Démonstration évangélique* de Huet, évêque d'Avranches.

ALOUZZA, nom d'une des trois filles du Dieu suprême, dans l'ancienne théologie des Arabes. Elle était particulièrement adorée des Coraïschites, une des tribus principales de La Mecque.

ALOXE s. m. (a-lo-kse). Grand vin de Bourgogne, qu'on récolte dans la petite commune d'Aloxe.

*** ALPAGE** s. m. — Saison d'été passée dans la montagne par les troupeaux transhumants.

ALPAGER, ÈRE s. (al-pa-jé, è-re). Celui qui fait pâturer dans les montagnes.

ALPAÏDE, concubine de Pépin d'Héristal et mère de Charles-Martel (VIIIe siècle). On prétend qu'elle fit assassiner Lambert, évêque de Liége, qui refusait de reconnaître comme légitime son union avec Pépin. A la mort de celui-ci, pour se soustraire au ressentiment de Plectrude, qui prit en main l'autorité, Alpaïde se retira dans un monastère près de Namur, et c'est là qu'elle passa les dernières années de sa vie.

ALPAIX (sainte), née à Cudot (Yonne) en 1150, morte en 1210. La légende raconte que, dans sa jeunesse, elle fut tout à coup « couverte de plaies purulentes de la plante des pieds au sommet de la tête, ces plaies hideuses exhalant une odeur si fétide que nul, père, mère, sœur, n'osait plus s'approcher d'elle. » Mais Marie, reine des martyrs et des vierges, se présenta un jour à ses yeux, couronnée d'une lumière plus brillante que celle du soleil; à l'instant, ses maux horribles disparurent, et l'odeur affreuse de ses plaies fut remplacée par un

politiques, qui n'avaient trouvé d'autre solution que l'établissement d'une monarchie étrangère. Sans point d'appui dans le pays, Amédée avait abdiqué. La république eût pu tout sauver si, après avoir lutté contre les intransigeants du Sud et l'insurrection carliste du Nord, elle n'avait été étouffée par le coup d'Etat de Pavia. L'Espagne était retombée entre les mains de MM. Serrano et consorts, qui lui avaient donné un gouvernement sans nom et s'étaient montrés impuissants à comprimer la guerre déchaînée par don Carlos, décidé à ruiner et à dévaster son pays sous l'ingénieux prétexte de faire son bonheur. Ce fut au milieu de l'affaissement général des esprits qu'éclata le complot militaire, habilement préparé, du 30 décembre 1874. Le fils d'Isabelle était proclamé roi le jour même, sous le nom d'Alphonse XII, à Madrid, sans la moindre résistance. M. Canovas del Castillo, qui avait tout dirigé, prit la présidence du gouvernement et de la régence en attendant l'arrivée du jeune prince; le duc de Sesto devint gouverneur de Madrid, et un nouveau ministère fut constitué. Contre ce coup de force et de surprise un homme seul protesta; ce fut le prétendant don Carlos, se disant également l'unique représentant du droit monarchique de cette Espagne, taillable, corvéable et constamment à la merci des prétoriens. Le 7 janvier 1875, don Alphonse s'embarqua à Marseille pour l'Espagne et arriva quelques jours après à Madrid, où, comme tous les pouvoirs nouveaux, il fut acclamé. Il maintint à la tête des affaires M. Canovas del Castillo, représentant le parti constitutionnel, et signa un décret augmentant le budget des cultes, bien que les finances fussent complétement épuisées; mais en même temps, pour ne pas indisposer contre lui les libéraux, il déclara dans un discours qu'il avait l'intention de maintenir en Espagne la liberté des cultes, telle qu'elle existe dans les pays les plus civilisés. A la fin de janvier, il se rendit à l'armée du Nord, qui combattait l'insurrection carliste, et adressa en même temps (22 janvier) une proclamation aux habitants des provinces basques et de la Navarre pour les engager à déposer les armes : « Si c'est la foi religieuse qui vous a mis les armes à la main, leur dit-il, vous voyez en moi un roi catholique comme ses ancêtres et reconnu partout par les cardinaux et par les pieux prélats comme le réparateur des injustices qu'a éprouvées l'Eglise et comme l'un de ses plus solides appuis dans l'avenir. Avant de déployer mon drapeau sur les champs de bataille, j'ai voulu me présenter à vous un rameau d'olivier à la main. » Don Carlos répondit à cette proclamation par une lettre dans laquelle il exprima un méprisant dédain pour son jeune cousin, et la guerre civile continua. Cette guerre fut la grande affaire du gouvernement d'Alphonse XII pendant la première année de son règne. Au mois de mars, il passa un *convenio* avec Cabrera, qui le reconnut comme roi et à qui il rendit toutes ses anciennes dignités; mais l'adhésion de l'ancien chef carliste n'eut point l'effet qu'il en attendait, et ce ne fut qu'à la suite de longues opérations que ses armées du Nord et de Catalogne, sous les ordres de Jovellar et de Martinez Campos, battirent définitivement les carlistes, prirent Estella sans coup férir (février 1876) et forcèrent le vaniteux don Carlos à prendre la fuite. Le 15 du même mois, Alphonse XII fit l'ouverture des cortès chargées d'élaborer une nouvelle constitution, laquelle a reproduit presque entièrement celle de 1854 et reconnu, non la liberté des cultes, mais la tolérance envers les dissidents. Le jeune roi, qui a suivi jusqu'ici l'influence de M. Canovas del Castillo, s'est attaché à rallier les membres de l'ancien parti progressiste et a affirmé son intention de régner en souverain constitutionnel. Il a fait emprisonner, puis expulser d'Espagne le trop fameux Marfori, mais il a autorisé sa mère à revenir en Espagne (juillet 1876) et, le 28 de ce même mois, il est allé la recevoir à Santander, avec sa sœur, devenue princesse des Asturies. On doit au statuaire Oliva une très-élégante statue d'Alphonse XII, lorsqu'il était encore prince des Asturies et prétendant au trône. Elle a été exposée au Salon de 1874.

ALPHONSE DE BOURBON (don Charles-Ferdinand-Joseph-Jean-Pie), prince espagnol, né le 12 septembre 1849. Il est le frère cadet du prétendant don Carlos, se disant Carlos VII. Don Alphonse passa sa jeunesse à l'étranger et épousa à Heubach (Bavière), le 26 avril 1871, l'infante Maria das Neves, plus connue sous le nom de doña Blanca, fille de dom Miguel, ex-régent de Portugal, et alors âgée de dix-neuf ans. Le jeune prince, exilé de son pays, fut élevé comme son frère dans les idées ultra-absolutistes et cléricales, et on lui inspira de bonne heure l'horreur du progrès et de la liberté. Don Alphonse n'avait point encore fait parler de lui, lorsqu'il plut à son frère don Carlos de déchaîner la guerre civile sur l'Espagne et de dévaster ce pays dans l'espoir de s'emparer du trône. Lorsque, en 1873, l'insurrection fut en pleine vigueur, il se rendit en Espagne, accompagné de sa femme, qui le suivit fréquemment à cheval dans ses expéditions. Au bout de quelques mois, il quitta l'armée, mais il revint rejoindre son frère dans les provinces basques en avril 1874, et il reçut alors, outre le commandement des quatre provinces de la Catalogne, celui des provinces de Valence, du haut et du bas Aragon, et les corps qui opérèrent sous ses ordres prirent le nom d'armée carliste du centre. Dépourvu de tout talent militaire, don Alphonse se fit successivement battre au Grau-de-Prats, à Salomo, à Gandesa, à Alcova, où don Henri de Bourbon fut tué à la tête des zouaves carlistes (16 juin); à Teruel (6 juillet), qu'il attaqua, accompagné de sa femme, et où une poignée de gardes civiques lui fit éprouver un grave échec. Toujours suivi de doña Blanca, don Alphonse, à la tête de 14 bataillons, attaqua, le 14 juillet, la ville de Cuença, qu'il fit livrer au pillage et à l'incendie, et où ses soldats massacrèrent sous ses yeux un grand nombre d'habitants. La conduite du frère de don Carlos dans cette affaire souleva contre lui l'indignation générale. Poursuivant le cours de ses aventures guerrières, don Alphonse ordonna, partout où il passa, de chasser les libéraux, de confisquer leurs biens et de fusiller les prisonniers qui refusaient d'entrer dans les rangs carlistes. Au mois d'octobre, se voyant harcelé par les troupes régulières, il abandonna son projet de repasser l'Ebre. Ce même mois, don Carlos, médiocrement satisfait des talents de son frère, sépara l'armée de Catalogne de celle du centre et lui enleva la direction de la première. Vivement froissé, don Alphonse, dans un ordre du jour daté de La Gandea, le 20 octobre 1874, annonça à l'armée du centre que les plans qu'il avait formés se trouvant détruits par suite de la détermination du roi, il quittait l'Espagne, « attendant le moment où ses services seraient jugés utiles à la cause de Dieu, de la patrie et du roi. » En conséquence, il repassa l'Ebre le 21 octobre, atteignit Urgel avec sa femme, entra en France et se rendit immédiatement à Gratz, en Styrie. Au commencement de l'année suivante, le gouvernement espagnol fit lancer par la cour militaire de la Nouvelle-Castille un mandat d'arrêt contre don Alphonse, « accusé d'incendie, de viol et d'assassinat, » demanda son extradition pour crimes de droit commun au gouvernement autrichien et au cabinet de Berlin, s'il se présentait sur le territoire de l'Allemagne du Nord. Le cabinet de Vienne ne tint pas compte de cette demande, mais il n'en fut pas de même du gouvernement allemand, qui lança contre don Alphonse un ordre d'arrestation (23 mars 1875). Pendant ce temps, le jeune défenseur de l'Eglise et de la monarchie, selon la tradition du bon vieux temps, visitait la Bavière, où le roi Louis lui refusa une audience; il se rendit ensuite à Frohsdorf, auprès du comte de Chambord, puis alla à Vienne. Il venait de revenir à Gratz, lorsque les étudiants et une partie de la population l'accueillirent par des manifestations tumultueuses (fin avril 1875). Il fallut l'intervention du gouvernement pour mettre un terme à l'expression de l'indignation populaire, et le 30 avril don Alphonse et doña Blanca quittèrent Gratz pour se rendre à Salzbourg.

* **ALPHONSINE** ou **ALFONSINE** s. f. — Thèse théologique que soutenaient les bacheliers à l'université d'Alcala.

ALPIEL, nom donné par le Talmud à un ange protecteur des arbres à fruit.

ALPINES, ramification des Alpes Maritimes, dans le département des Bouches-du-Rhône; 835 mèt. d'altitude.

Alpines (CANAL DES), canal d'irrigation du département des Bouches-du-Rhône; il a sa prise d'eau dans la Durance, rive gauche, à Mallemort (canton d'Eyguières), et, se divisant bientôt en plusieurs branches, il va féconder diverses parties du département. Ses principaux bras sont ceux de Mallemort, d'Orgon, de Lamanon, du Merle, d'Eyguières et d'Arles; il arrose et fertilise Senas, Orgon, Saint-Andiol, Saint-Remy, et retombe dans la Durance au-dessous des Cabannes (canton d'Orgon). La branche mère a 36 kilom. de longueur. La construction de ce canal, qui s'appela d'abord *canal de Boisgelin*, du nom de l'archevêque d'Aix, alors administrateur de la Provence, fut ordonnée en 1772. En 1791, il prit le nom qu'il porte encore de nos jours.

ALPINUS, poëte romain qui vivait au Ier siècle avant notre ère. Horace, dans sa satire X (livre Ier), parle d'Alpinus en ces termes : « Pendant que l'enflé Alpinus égorge le fils de l'Aurore, qu'il dessine à gros traits la tête limoneuse du Rhin, j'ai pris le parti de m'amuser sur de petits sujets qui n'iront jamais retentir dans le temple d'Apollon. » Horace fait allusion à un poëme sur la mort de Memnon, tué par Achille, que composait alors Alpinus. C'est tout ce qu'on sait sur ce poëte, qui, d'après quelques critiques, ne serait autre que Gallus.

ALPIQUE adj. (al-pi-ke). Qui appartient, qui a rapport aux Alpes : *Chaîne* ALPIQUE. *Système* ALPIQUE.

ALPNACH, petite ville de Suisse (canton d'Unterwalden), au pied du mont Pilate; 1,630 hab. catholiques. Alpnach a donné son nom au golfe du lac de Lucerne sur lequel il est en partie situé.

ALPSTEIN, extrémité N. de la ramification des Alpes qui, depuis le lac de Wallenstadt, se dirige au N. entre le Toggenburg, Sargans et Sax, et termine à l'E., par le Kamor, la chaîne suisse. « Ce chaînon, dit M. Adolphe Joanne, a 6 lieues de l'O. à l'E. et 4 lieues du S. au N. On donne le nom de *Sæntis* à sa plus haute montagne placée au point de jonction de ses différentes chaînes. Cette montagne a deux sommets séparés par un glacier. Ses flancs sont nus, escarpés, entrecoupés de précipices : le versant S. appartient au Toggenburg, le versant E. aux Rhodes intérieures. Le sommet N. (2,367 mèt.) s'appelle *Gyrenspitz* (Geyer, Gyr, vautour). Le sommet S. est le Sæntis proprement dit, appelé quelquefois le grand *Messmer*, et de forme pyramidale (2,504 mèt.). »

ALPTÉGHYN, fondateur de la dynastie des Gaznévides, dans la seconde moitié du xe siècle. Ismaël, dont il était l'esclave, lui ayant rendu la liberté, il se fit soldat, montra une grande bravoure et devint général, puis gouverneur du Khoraçan. A la mort d'Abd-el-Mélek, il voulut empêcher Mansour, frère de celui-ci, de lui succéder. Mansour envoya contre lui une armée de 15,000 hommes, qu'il vainquit et dont il fit un grand carnage. Devenu ainsi maître de Gazna, il en fit la capitale de ses Etats et y régna jusqu'à sa mort, arrivée en 975.

* **ALQUIÉ** (Alexis). — Alexis Alquié est mort en 1865. On lui doit plusieurs ouvrages : *Cours élémentaire de pathologie chirurgicale d'après la doctrine de l'école de Montpellier* (1845, in-8o); *Précis de la doctrine médicale de l'école de Montpellier* (1847, in-8o); *Chirurgie conservatrice et moyen de restreindre l'utilité des opérations*, avec dessins lithographiés par l'auteur (1850, in-8o); *Clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Montpellier*, avec dessins (1852-1858, 2 vol. in-8o); *Etude médicale et expérimentale de l'homicide réel ou simulé par strangulation, relativement aux attentats dont Maurice Roux a été l'objet* (1864, in-8o), etc.

ALRAMECH. Astron. Autre orthographe du mot ARAMECH. V. ce dernier mot au tome Ier.

ALRINACH, démon qui préside aux tempêtes, aux tremblements de terre, aux pluies, aux grêles, etc. Lorsqu'il se rend visible, c'est toujours sous les traits et les habits d'une femme.

ALRUCCABAH s. m. (al-ruk-ka-ba). Astron. Nom arabe de l'étoile polaire.

* **ALSACE**. — Cette ancienne province de France fait aujourd'hui partie de l'Alsace-Lorraine. L'Alsace avait une étendue d'environ 46 lieues du midi au nord, et de 8 à 12 de l'E. à l'O. Resserrée entre les Vosges à l'O. et le Rhin à l'E., elle s'étendait, du S. au N., de Belfort à Wissembourg. Elle était bornée au S. par la Suisse, au S.-O. par la Franche-Comté, à l'E. par le grand-duché de Bade, à l'O. par la Lorraine, au N. par le Palatinat, entre 47° 25′ et 49° 5′ de latit., et entre 4° 24′ et 5° 58′ de longit. L'étendue de cette contrée a d'ailleurs reçu à diverses époques des modifications. Sous la domination romaine, elle était partagée entre deux provinces gauloises; la partie septentrionale, ou Nordgau, appartenait à la Germanie, et la partie septentrionale, ou Sundgau, était comprise dans la Séquanaise. Cette division s'est perpétuée et a donné lieu aux dénominations de haute et basse Alsace. Sous la domination des Francs, le duché d'Alsace allait, au midi, jusqu'à l'Aar et s'arrêtait, au nord, à la Lauter; sous celle des Carlovingiens, il atteignait la Birse, dans le pays de Bâle. Plus tard, durant la première période germanique, le duché de Bourgogne ayant pris de l'extension vers le midi, le duché d'Alsace se vit privé de l'évêché de Bâle, qui passa à la Bourgogne. Les Vosges formaient la séparation de l'Alsace et de la Lorraine. Quant au Rhin, qui semble former une limite naturelle de cette contrée, il ne fut pas toujours considéré comme une barrière infranchissable; l'Alsace eut des dépendances dans le Brisgau, ainsi qu'on le voit dans le traité de 1648, qui réunit cette province à la France. Enfin, lorsqu'en 1790 on décida la division en départements, on dut prendre une petite partie de la Lorraine.

— *Population*. Suivant M. de Lagrange, la population alsacienne, « dont le naturel est la joie, puisqu'on ne voyait autrefois dans la province que violons et danses, a été réduite par les guerres depuis deux siècles aux deux tiers de son importance primitive. On voit dans les anciens registres que, avant les grandes guerres d'Allemagne, le nombre des villages, familles et feux de la haute et de la basse Alsace montait à un tiers de plus qu'à présent. » Il est difficile, d'ailleurs, de dire exactement quelle était autrefois la population du pays. Ce qui est certain, c'est que, depuis la fin du XVIIe siècle, cette population a augmenté d'une manière continue. Elle était de 500,000 individus environ en 1700, de 711,000 en 1789, année de la création des départements.

Les caractères physiques des Alsaciens varient sensiblement et présentent souvent des différences notables d'un canton à l'autre. Dans les grands centres de population, comme Strasbourg et Mulhouse, la fréquence et la multiplicité des croisements d'éléments étrangers ne permettent pas de reconnaître de type particulier prédominant. Dans la plaine de l'Ill et du Rhin, disent MM. Tourdes et Stoeber, dans leur statistique médicale, « l'habitant de nos campagnes est plutôt au-dessus qu'au-dessous de la taille moyenne; il a la tête volumineuse; sa charpente est large, il est fortement membré; ses cheveux sont d'un châtain clair, bien plus souvent que foncé; ils sont rarement noirs; les iris sont d'un brun clair, bleu ou gris; beaucoup d'enfants ont les cheveux blonds et ne brunissent qu'en avançant en âge. » Ces caractères, d'ailleurs, ne sont pas absolus, et les Alsaciens se ressentent des immigrations et des mélanges de leurs ancêtres; leur race, en somme, n'est pas pure, et leur type reste indécis. Avant la conquête de César, les Kymris occupaient le nord de l'Alsace, s'étendant aussi en Lorraine sur l'autre versant des Vosges; les tribus gauloises occupaient une grande partie du Haut-Rhin et s'étendaient en Suisse jusqu'au Jura; enfin les tribus germaniques, les Triboques, les Némètes, les Vangiones, étaient en possession du centre de la province et surtout des deux rives du Rhin. Refoulées de toutes parts dans la suite, ces peuplades laissèrent le champ libre aux Francs et aux Alemans.

Quoi qu'il en soit, au reste, de ces ressemblances plus ou moins appréciables et sensibles avec le type allemand, on peut dire que le caractère moral change complètement d'une rive du Rhin à l'autre. « Les habitants de l'Alsace, dit M. Ch. Grad, sont plus remuants, plus actifs que leurs voisins. Ils restent dignes fils de ces Francs, qui, vainqueurs au ve siècle des Romains et des Alemans, se vantaient déjà alors de comprendre et d'aimer mieux la liberté que les autres tribus de souche germaine... L'adhésion aux principes de liberté et du droit universel, proclamé le 4 août 1789, nous a définitivement réunis tous par les liens d'une fraternité indissoluble. »

— *Géographie statistique. Productions, commerce*, etc. V. RHIN (Haut-) et RHIN (Bas-).

— *Histoire*. Pendant les six ou sept siècles qui précédèrent l'ère chrétienne, l'Alsace fut occupée par des peuplades celtiques ou gauloises, et elles n'ont laissé de leur passage que des traces difficiles à reconnaître. Le jour commence à se faire à partir de l'époque où César culbuta les bandes alémanniques d'Arioviste (58 av. J.-C.). Alors les Triboques, hordes germaniques qui avaient refoulé les Médiomatriciens dans les Vosges, occupaient en grande partie les plaines de la basse Alsace. César, ayant divisé à la manière romaine le pays conquis, comprit la basse Alsace dans la Gaule Celtique; plus tard, d'autres divisions rattachèrent la haute Alsace à la province Lyonnaise et la basse Alsace à la Germanie Supérieure. A cette époque, les peuplades qui habitaient la contrée appartenaient au culte druidique. Les ténèbres d'une ignorance grossière enveloppaient cette partie de la Gaule : point de routes, point de commerce, point d'organisation sociale.

Le gouvernement de l'empereur Auguste accomplit une grande révolution sur les bords du Rhin. C'est de cette époque que datent ces admirables chaussées romaines qui couraient les unes du sud au nord, unissant les principaux établissements fortifiés, les autres à l'ouest, d'Argentoratum (Strasbourg) à Tres Tabernæ, sans compter les nombreuses lignes vicinales. En facilitant les communications, ces routes répandirent le mouvement, apportèrent la vie et développèrent, dans une certaine mesure, le goût de l'industrie. Argentoratum, l'un des principaux centres du pays, possédait une grande fabrique d'armes de toute espèce; on y avait aussi établi un atelier monétaire. Plusieurs places fortes existaient encore, outre Strasbourg. Ainsi, Saverne, Brumpt, Drusenheim, Seltz, etc., semblent remonter jusqu'à ce siècle.

Mais bientôt s'accomplit la grande révolution qui devait, avec le christianisme, renouveler la face du monde romain. Vers la fin du IIIe siècle (292), les Alemans avaient une première fois franchi le Rhin; dans le courant de la première moitié du IVe siècle, ils renouvelèrent leurs invasions. Souvent repoussés et battus, mais jamais domptés et recrutant sans cesse des hordes nouvelles, ils reparaissaient toujours et ravageaient l'Alsace. Les victoires de Caracalla, de Maximin, d'Aurélien, de Probus, de Maximien, de Constance Chlore, de Constantin les avaient maintes fois repoussés de la Gaule. Julien refoula les barbares et les battit dans une formidable rencontre à Argentoratum, en 357. « Le Rhin, nous dit l'historien Ammien Marcellin, le Rhin écumait de sang barbare, changeait de couleur et s'étonnait de se gonfler. »

Le dernier jour de l'an 406, les Vandales, les Suèves et les Alains passèrent le fleuve; leurs hordes promenèrent partout le feu et le sang, égorgeant les habitants, réduisant en cendres Argentoratum et les autres villes qu'elles envahissaient.

L'invasion franque fit subir à la rive gauche du Rhin une métamorphose aussi complète que l'avait été celle qu'avait opérée la conquête romaine. La langue latine et les derniers vestiges de la langue celtique disparurent devant la langue teutonique, que

parlaient les nouveaux conquérants; à la place des noms gaulois et romains, les lieux habités, lorsqu'ils commencèrent à se relever de leurs ruines, adoptèrent des dénominations franques. C'est alors que l'ancien Argentoratum s'appela Stratiburg, et que tout le pays encadré par la chaîne des Vosges, le Rhin, la Lauter et les dernières ramifications du Jura, prit le nom d'Alsace (*Elsass*), de l'El (*Ill, Alsa*), l'un des affluents les plus considérables du Rhin. Mais les Francs ne restèrent pas longtemps sans être troublés dans leur conquête. Chassés, en 451, par les Huns, que commandait Attila, ils reparurent et durent subir encore le joug des Alemans, qui, en 494, s'emparèrent de l'Alsace. Mais ces peuples envahisseurs ne formaient point, dans leurs conquêtes rapides, d'établissements comme les Francs. Ils furent d'ailleurs vaincus, deux ans plus tard, par Clovis à Tolbiac (496), et à ce moment commença pour la contrée une période de calme. Thierry, fils de Clovis, continua, en effet, l'œuvre de son père et, pour mieux garantir l'Alsace des Alemans, alla chercher ceux-ci au delà du Rhin pour en faire ses tributaires. Jusqu'après le règne de Charlemagne, le pays n'eut plus à subir d'invasion.

L'influence chrétienne commençait à se faire sentir sur l'Alsace, et l'Eglise acquérait chaque jour une puissance plus marquée. Le clergé y possédait des biens considérables qu'accrurent encore les libéralités de Dagobert II; ce prince, qui passa une grande partie de son règne dans ces contrées, où il possédait treize palais et quinze à dix-sept villas royales, telles que Colmar, Schelestadt, Kirchheim, couvrit l'Alsace d'une multitude de couvents et d'abbayes. Sous le règne de Childéric II, vers 675, Ethicon, duc d'Alsace et d'Alémannie, accentua davantage encore, par sa conversion éclatante au christianisme, ce mouvement qui portait les populations vers une religion nouvelle. Ce n'était pas le premier duc qui eût paru dans l'histoire d'Alsace; les Mérovingiens avaient donné à cette contrée des ducs particuliers, qui s'étaient affranchis de toute redevance en donnant au pays une existence indépendante. Gundon avait été le premier parmi ces petits souverains. Mort vers 656, il avait eu pour successeur Boniface, qui fonda l'abbaye de Munster et fut dépouillé de son duché par le roi Childéric, en faveur d'Ethicon (Athicus, Athich ou Athalrich). Celui-ci est resté fameux dans l'histoire alsacienne par ses fondations pieuses. Plusieurs maisons souveraines des plus illustres de l'Europe le comptent dans leur généalogie, à ce que prétendent plusieurs savants généalogistes, Schœplin en tête. Sa ligne masculine se mêle aux ducs de Lorraine, aux comtes de Flandre, de Paris, de Roussillon, de Bade, de Brisgau et à la maison de Habsbourg; sa ligne féminine à plusieurs empereurs d'Allemagne et à la dynastie de Hugues Capet par Robert le Fort.

Le fils du duc Ethicon, Adelbert, continua la politique chrétienne de son père et fonda comme lui des églises et des couvents.

Luitfrid succéda à son père Adelbert vers 720 et fut le dernier duc de cette dynastie. Vers le milieu du VIIIe siècle, au moment où s'éteignit la race mérovingienne, la dignité ducale fut, on ignore sous quelle influence, enlevée à cette illustre maison, et, pendant quelque temps, l'Alsace demeura soumise à la simple administration des comtes. En 821, Lothaire Ier, fils de Louis le Débonnaire et déjà désigné empereur dans le partage que ce prince avait fait de son vivant entre ses trois fils, épousa Irmengarde, fille de Hugues, héritier de Luitfrid. Hugues prit part, en 830, à la révolte de son gendre contre le vieux Louis le Débonnaire, qui fut un instant détrôné. Rétabli au bout de peu de temps dans son empire, Louis se vit de nouveau attaqué par son fils; les armées des rebelles se rencontrèrent avec celle de l'empereur entre Bâle et Colmar, dans une plaine que les historiens de cette époque appellent Rotfeld ou le Champ-Rouge, et qui est aussi connue sous le nom de Champ-du-Mensonge. C'est là que les princes, ayant entamé avec leur père des négociations perfides, en profitèrent pour corrompre son armée et s'emparer de sa personne. Le malheureux Louis le Débonnaire fut déposé, enfermé dans un monastère et Lothaire proclamé à sa place. Mais bientôt, les frères de Lothaire, mécontents, replacèrent une fois encore leur père sur le trône. En 835, le comte Hugues, qui avait suscité ces rébellions, mourut, laissant à son fils, Luitfrid II, son titre et ses domaines.

Après la mort de Louis le Débonnaire, en 841, ses trois fils reprirent les armes. Charles et Louis se déclarèrent contre Lothaire et gagnèrent sur lui la sanglante bataille de Fontenay, après laquelle ils consacrèrent leur union par le serment célèbre de Strasbourg (842). Obligé de se soumettre, Lothaire consentit en 842, dans l'assemblée de Verdun, au partage qui consomma le démembrement de l'empire de Charlemagne. Au mois d'août 843, l'Alsace fut incorporée au royaume de Lorraine (Lotharingen), qui échut à Lothaire. Mais, quelques années plus tard, en 856, elle fut enlevée par Louis le Germanique à son neveu, Lothaire II, qui, après l'avoir recouvrée, la céda volontairement à son oncle. Charles le Chauve et Louis le Germanique, oublieux du fraternel serment de Strasbourg, se disputèrent sur le tombeau de Lothaire ce riche héritage et aboutirent, en 870, au traité d'Héristal, qui adjugeait à Louis, roi d'Allemagne, le Nordgau et le Sundgau, c'est-à-dire les deux comtés qui constituaient l'Alsace sous les Carlovingiens, puis Strasbourg et les couvents de Murbach, de Massevaux, de Munster, de Marmoutier, d'Ebersheimmünster, de Honau, d'Erstein et de Saint-Etienne de Strasbourg. Louis II, empereur et roi d'Italie, à qui ce lot eût dû revenir, s'en vit ainsi frustré. L'Alsace passa ensuite successivement, après la mort de Louis le Germanique, à Charles le Chauve, à Louis II de Germanie et à l'empereur Charles le Gros, sous lesquels Hugues le Bâtard, fils de Lothaire II et de Waldrade, exerça dans la contrée l'autorité ducale. Mais Hugues voulait rentrer en possession des domaines de son père. Il s'allia avec les Normands, et fit de Godefroi, leur chef, son beau-frère. Malheureusement, ses desseins furent déjoués; Charles le Gros fit assassiner Godefroi et crever les yeux à Hugues, qui fut enfermé au monastère de Prum, où il mourut en 883. Charles le Gros fut dépossédé par la diète de Francfort, qui le déclara déchu du trône (novembre 887). Sa femme, l'impératrice Richardis, d'un esprit cultivé, a laissé de gracieux souvenirs en Alsace, où elle fonda le monastère d'Andlau.

Arnould succéda à Charles le Gros dans la Germanie et les pays de Lorraine et d'Alsace. Cette dernière province passa ensuite à son fils naturel, Zventibold (896), qui se fit détester par ses cruautés et souleva contre lui les seigneurs lorrains et alsaciens. Battu par eux en 900, dans une bataille livrée sur les bords de la Meuse, il fut déposé et son frère Louis IV lui succéda. Louis IV se comporta sagement et s'interposa plusieurs fois dans les conflits religieux, entre les habitants et le clergé. Il mourut en 912, et, comme il ne laissait pas d'enfants, la branche carlovingienne allemande fut éteinte. Conrad, duc de Franconie, s'empara alors de l'Alsace. Reprise par Charles le Simple, cette province tomba, en 925, au pouvoir de Henri l'Oiseleur. Ce fut sous son règne qu'une invasion des Huns désola la contrée. Le comte Luitfrid IV, l'un des plus puissants seigneurs et le dernier des comtes alsaciens de la race d'Ethicon, fut tué en combattant contre eux. Sa mort leur livra l'Alsace, qu'ils ravagèrent cruellement, et où leur nom s'est conservé dans celui de la ville d'Huningue. Le roi de France, Louis d'Outre-mer, reprit l'Alsace en 939; mais l'empereur Othon Ier ne tarda pas à la lui enlever, et, depuis cette époque jusqu'à la conquête de Louis XIV, l'Alsace resta séparée de la France.

La dynastie saxonne exerça sur le sort de l'Alsace une influence toute-puissante au point de vue catholique. Depuis Louis le Débonnaire, les évêques de Strasbourg avaient pris une part active à la politique. Depuis Charles le Chauve, les ducs et les comtes qui, dans l'origine, gouvernaient les provinces au nom des empereurs, s'en étaient attribué peu à peu la possession, qu'ils avaient rendue héréditaire dans leurs familles. Ce fut donc pour contre-balancer cette souveraineté de fait, qui ne laissait à l'empereur qu'un droit nominal de suprématie féodale, que la dynastie saxonne favorisa l'accroissement de la puissance ecclésiastique : les évêques de Strasbourg furent mis à la tête du gouvernement intérieur de leur ville épiscopale; ils eurent les attributions exercées par les comtes. « Dans la ville d'Argentina, appelée aussi Strazeburg, est-il dit dans la lettre-privilége qui conferait ces droits, personne ne pourra exercer l'autorité judiciaire, si ce n'est le fondé de pouvoir, l'avoué (*advocatus*) de l'évêque. »

Depuis son annexion à la Germanie, l'Alsace avait été unie au duché de Souabe, et l'on donnait toujours aux seigneurs chargés du gouvernement de la contrée le titre de duc de Souabe ou d'Alémannie. Cependant, au commencement du XIe siècle, à ce qu'il semble, l'Alsace fut érigée en un comté spécial; mais, à partir de cette époque, la province, mêlée aux querelles de l'investiture, entra dans une période néfaste. Comme les empereurs de la maison de Saxe, ceux de Franconie, qui dominèrent alors, s'appliquèrent à mettre sur le siége épiscopal de Strasbourg des prélats dévoués à leur cause. Lorsque les papes, voulant affranchir l'Eglise du droit que se réservaient les princes allemands de nommer et les papes et les évêques, eurent fait décider par le concile de 1059 que le choix des pontifes serait confié aux cardinaux, Henri IV, irrité, s'arma contre Rome. Grégoire le Grand tenait alors la tiare; il répondit en mettant l'empire en interdit. Aussitôt les seigneurs allemands, excités par l'Eglise, proclamèrent roi de Germanie Rodolphe, duc de Souabe et comte d'Alsace et de Rhinfeld. Il portait le titre de comte d'Alsace, parce qu'il avait sans doute des domaines dans le pays et qu'il tenait à la maison des comtes d'Alsace par les liens du sang, étant cousin germain du comte d'Habsbourg, Werner II. Aussi fut-il soutenu par ce seigneur et par Hugues, comte d'Egisheim, ainsi que par Berthold, possesseur de domaines dans le Brisgau, où il avait bâti, près de Fribourg, le château de Zæhringhen. L'empereur Henri IV se défendit victorieusement contre cette coalition. Il battit l'armée épiscopale et opposa à Grégoire le Grand l'antipape Clément III. D'un autre côté, pour contenir Rodolphe et Berthold, il donna l'Alsace (1080) à Frédéric, baron de Hohenstauffen, dont il récompensa les services par la main de sa fille. La querelle, néanmoins, survécut à Henri IV. La grande maison qui vient de recevoir l'investiture de l'Alsace va faire servir énergiquement la contrée à la défense de l'empire d'Allemagne.

A peine Frédéric eut-il pris possession de l'Alsace qu'il lui fit restituer son ancienne qualification de duché, et, après avoir battu ses compétiteurs Berthold, les comtes d'Habsbourg et d'Egisheim, il conclut avec eux un traité qui, pendant quelque temps, lui assura la paix. Il en profita pour couvrir le pays de places fortes. Mais bientôt les contestations avec les papes ayant de nouveau allumé la guerre (1110), l'Alsace s'agita et l'empereur Henri V se vit forcé, en 1122, de reconnaître au pontife, par le traité de Worms, le droit d'investir de leur dignité les évêques et les abbés. Frédéric le Borgne, successeur du baron de Hohenstauffen, sut maintenir dans la contrée l'autorité impériale. Quoique soumise à des princes allemands, l'Alsace n'était point considérée comme pays germanique. Frédéric éleva tant de citadelles, qu'on disait de lui qu'il traînait toujours un château à la queue de son cheval. Sa puissance devint formidable et développa tellement son ambition, qu'il finit par se révolter contre Lothaire II, successeur de Henri V. Son frère Conrad l'appuya, mais tous deux furent vaincus; ils entretinrent néanmoins la guerre jusqu'en 1134, où, par l'entremise de saint Bernard, ils se réconcilièrent avec Lothaire. Quatre ans après, cet empereur étant mort sans enfants, Conrad fut élu à sa place et commença la dynastie impériale des Hohenstauffen.

Frédéric Barberousse, héritier de Frédéric le Borgne comme duc d'Alsace, succéda aussi à Conrad dans la dignité impériale. Ce prince aimait l'Alsace et y résida souvent. Il y fonda plusieurs villes et fortifia et embellit Haguenau. Son fils, Henri VI, continua sa politique pacifique (1190); mais, à sa mort (1198), l'Alsace devint le théâtre de guerres furieuses entre Philippe de Hohenstauffen et Othon de Brunswick, qui se disputèrent le trône. La victoire resta à Philippe qui, pendant son règne (1198-1208), combla de faveurs la contrée.

Sous la dynastie de Hohenstauffen, la bourgeoisie alsacienne, représentée par un conseil, forma peu à peu une classe dont la puissance devint bientôt aussi grande que celle du clergé, qui la combattit de toutes ses forces. Frédéric II (1208-1250), fils de Henri VI et successeur de son oncle Philippe, fortifia successivement Schelestadt, Kaisersberg, Neubourg, Kronenbourg, Marmoutier, etc., et, en accordant des priviléges à plusieurs de ces villes, développa le commerce, source de la vie politique. D'un autre côté, Frédéric II soutint le parti de la bourgeoisie, qui commençait à se remuer activement contre la puissance prépondérante des évêques de Strasbourg. Les habitants de cette ville avaient, depuis un siècle, marché progressivement vers la liberté. En 1119, Henri V les avait délivrés d'un impôt épiscopal; en 1129, Lothaire II leur avait accordé le droit de ne pas comparaître devant d'autres tribunaux que ceux de la ville; enfin, en 1205, Philippe de Souabe, en accordant à cette ville les droits et les libertés des villes impériales, avait placé ses habitants dans la dépendance spéciale de l'empire. Frédéric II prit aussi les bourgeois sous sa protection contre les évêques, mais en agrandissant, par compensation, les domaines de ceux-ci. Néanmoins, l'empereur s'attira ainsi la colère du clergé, et, lorsque l'influence pontificale eut fait élire un empereur rival, en la personne de Guillaume, comte de Hollande, l'Alsace se trouva la proie de l'anarchie. Frédéric mourut ne laissant qu'un fils, Conrad, qui le suivit de près au tombeau. Dès lors, la maison de Hohenstauffen cessa de régner, et l'autorité impériale tombant entre les faibles mains de Guillaume, de honteux brigandages désolèrent les provinces. La ligue du Rhin, formée, en 1255, par les évêques et les princes confédérés, amena un peu de calme; mais il fut bientôt troublé, sous le règne de Richard, par les querelles des évêques avec la bourgeoisie. L'Alsace était divisée en deux parties distinctes : les villes impériales (Haguenau, Schelestadt, Colmar, Mulhausen, etc.) et les villes provinciales, placées sous la domination des ducs et des comtes. L'évêque de Strasbourg, Henri de Staleck, chargé par Richard de l'administration des villes impériales, mécontenta les habitants, qui souffraient impatiemment l'autorité ecclésiastique. Sous Walter de Géroldseck, qui succéda à Henri de Staleck, le mécontentement se changea en fureur, et bientôt une guerre ouverte fut déclarée. Walter était un prélat énergique; il appela à son aide les seigneurs du voisinage, entre autres le fameux Rodolphe de Habsbourg, qui, bientôt après, parvint à l'empire. Celui-ci, ne trouvant pas ses services suffisamment récompensés, finit par abandonner Walter et même par se tourner contre lui, en prenant le commandement de Strasbourg que lui avaient offert ses habitants. Walter fut vaincu dans divers combats, et, obligé de signer la paix, il ne put supporter cette humiliation : il mourut de chagrin (1263). Son successeur, Henri de Geroldseck, confirma le traité conclu avec Rodolphe et, pour prévenir le retour des dissensions, fixa clairement les droits de chaque partie dans des articles qu'il fit ratifier par les principaux chapitres et par les abbés et abbesses de ses domaines. Ainsi fut limité dans Strasbourg le pouvoir des évêques, qui tendait à devenir arbitraire. Cette ville avait alors une puissance si redoutable, que le sénat put ordonner aux bourgeois de tenir constamment 2,000 chevaux prêts pour la guerre. Ses machines de guerre étaient célèbres, comme, depuis, son artillerie.

En 1268, la mort de Conradin, petit-fils de Frédéric II, décapité à Naples par ordre de Charles d'Anjou, mit fin aux duchés de Souabe et d'Alsace qu'avait possédés la maison de Hohenstauffen.

Appelé, en 1273, au trône impérial, Rodolphe de Habsbourg ne négligea rien pour s'attacher l'Alsace, dont il connaissait par expérience les ressources. Il lui donna pour la gouverner des chefs habiles; mais cette province, agitée par des comtes et des barons turbulents, fut plus d'une fois la proie de l'anarchie. Adolphe de Nassau succéda à Rodolphe en 1291. Ses violences lui attirèrent la haine des habitants, qui se jetèrent avec ardeur dans le mouvement opéré contre lui en faveur d'Albert d'Autriche. Ce prince, pour se faire reconnaître empereur malgré les refus du pape Boniface VIII, conclut, en 1299, avec le roi de France Philippe le Bel, un traité d'alliance cimenté par le mariage de la princesse Blanche avec Rodolphe, fils aîné d'Albert. Dans le contrat, l'Alsace, assignée pour douaire à la princesse, fut, avec le duché d'Autriche, donnée à Rodolphe comme domaine héréditaire.

Divisée par les partis qui se jetaient dans la guerre civile en faveur des divers prétendants à l'empire, déchirée par les querelles privées des seigneurs et des villes, l'Alsace fut troublée pendant de longues années par des brigandages de toutes sortes. Plusieurs tentatives furent faites par quelques seigneurs pour former une ligue de défense; mais elles restèrent vaines ou n'aboutirent qu'à des résultats partiels. Les causes de discorde étaient si fréquentes à cette époque, et une tranquillité durable si impossible, qu'on ne semblait même pas y aspirer, et que, dans tous ces traités d'assistance mutuelle, on allait, pour ainsi dire, au jour le jour. Ce fut au milieu d'une telle perturbation qu'eut lieu la révolution de Strasbourg. Le peuple avait été jusqu'alors exclu de la participation aux affaires, et le gouvernement avait été le partage de la noblesse. Celle-ci avait composé un sénat dont les quatre présidents ou *stettmeisters* étaient administrateurs supérieurs de la ville et ne laissaient à l'*ammeister*, ou chef des corps de métiers, que le seul pouvoir de convoquer les échevins. En 1332, d'après les conseils d'un homme résolu, plein de bon sens et de probité, Burckard Twinger, les Strasbourgeois dispersèrent le sénat aristocratique et en composèrent un autre choisi indistinctement dans toutes les classes. Cinquante ans plus tard, après différents essais de constitution, il fut réglé que le sénat comprendrait onze gentilshommes et dix-sept bourgeois dont l'autorité serait balancée par vingt-huit artisans ayant voix dans le sénat. Les quatre *stettmeisters* furent choisis, à la vérité, parmi les nobles, mais l'*ammeister* devait toujours être pris parmi les artisans.

Sauf ces révolutions administratives, on ne peut mentionner à cette époque, dans l'histoire de l'Alsace, que les massacres des juifs. Une haine profonde, nourrie par les préjugés religieux, existait contre les juifs. Une populace sauvage réclama, en 1349, l'extermination de ces hommes industrieux, qui possédaient des relations commerciales immenses et dont l'activité était précieuse pour les contrées qu'ils habitaient. Deux mille juifs de Strasbourg furent jetés le même jour dans les flammes; en les conduisant au supplice, disent les historiens du temps, on leur arrachait leurs habits dans l'espoir d'y trouver de l'argent. En apprenant ces nouvelles, l'empereur Charles IV se montra fort irrité, non pas contre l'atrocité de ces exécutions sommaires, mais de la perte qu'allait éprouver le fisc. Il se trouvait, en effet, dans une situation financière fort embarrassée et cherchait par tous les moyens à se créer des ressources.

Une série de luttes et de désordres signala encore la dernière partie du XIVe siècle et le commencement du XVe en Alsace. Le successeur de Charles IV, son fils Wenceslas, livré à toutes les débauches, laissait flotter les rênes de l'Etat. Les villes formèrent alors des ligues partielles plus ou moins étendues. Ainsi, Strasbourg accédait, en 1381 déjà, une année après l'avènement de Wenceslas, à la ligue des villes de Souabe et des bords du Rhin contre la noblesse, et, quatre ans plus tard, à la grande ligue de Constance, à laquelle se joignirent une foule d'autres localités. Les nobles et les princes ne songeaient qu'à s'agrandir, et leurs associations ou confraternités avaient pour objet l'oppression bien plus que la défense. Ces associations se